

Dans la tradition ancienne et de nos jours encore en Orient ce dimanche est appelé Dimanche de Thomas parce qu'on y lit l'Évangile de Thomas, pour une simple raison, que l'Évangéliste nous donne lui-même. La première apparition a lieu le soir même de Pâques, la seconde « *huit jours plus tard* », c'est-à-dire *aujourd'hui*. Ce dimanche a reçu au cours des âges plusieurs autres dénominations, dimanche *in albis* parce que c'était le dernier des jours où les néophytes, baptisés, confirmés, et eucharistiés dans la nuit de Pâques portaient l'aube blanche, *albis* en latin, au terme d'une série de catéchèses données chaque soir de la semaine par l'évêque pour les faire entrer dans le sens de ce qu'ils avaient vécu au cours de la nuit sainte, et depuis Jean Paul II Dimanche de la Divine Miséricorde puisque toujours chez saint Jean, le don pascal comprend le pouvoir et l'ordre donné par le Christ ressuscité à son Église de remettre les péchés en son Nom, par la grâce de sa Résurrection : « *Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus.* »

Mais ce soir, avec vous je voudrais revenir sur l'apparition à Thomas, ou plutôt sur cette double apparition du Ressuscité, d'abord sans puis en présence de Thomas. Nous aimons spontanément Thomas, son doute peut-être nous le rend proche, ne dit-on pas dans le langage courant : « *Moi je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois.* » ? Cet adage mériterait bien des commentaires, ne croit-on vraiment que ce qu'on voit, n'y a-t-il pas dans notre existence beaucoup de choses auxquelles nous croyons sans jamais les avoir vues. Mais c'est une autre affaire. Revenons à Thomas, pas d'abord à son doute mais à ce qu'il dit, très simplement : « *Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas !* » On peut aussi lire dans cette déclaration un désir, le désir qu'a l'apôtre Thomas, de voir, de toucher le Ressuscité. Un grand désir, bien légitime, celui qu'exprima Marie Madeleine un peu plus tôt quand elle a voulu enlacer les pieds de Celui qu'elle avait pris pour le jardinier, comme elle l'avait fait des années plus tôt quand elle lui embrassait les pieds et les baignait de ses larmes. Il y a chez Jean une prise au sérieux du désir de voir, de toucher Celui qu'on aime et qui est revenu à la vie. Le même Jean ne dit-il pas au début, magnifique, de sa première lettre : « *Ce qui était depuis le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons.* » Peut-être aussi parce que Jean est Celui qui a été le plus proche de l'humanité de Jésus, n'est-il pas Celui qui, au soir de la Cène, penché sur la poitrine du Maître, a entendu les battements de son cœur, ce cœur qu'il a vu transpercé quelques heures plus tard ? Thomas, lui aussi, désire voir et toucher Celui qu'il a tant aimé, et dont la mort, ignominieuse, l'a laissé dans un état intérieur d'amertume, de déception, de tristesse, de dégoût peut-être que nous

avons peine à imaginer. Peut-être même se sont-ils sentis trahis par Celui en qui ils avaient mis tant d'espoir. Et Jésus accède à la demande de Thomas. Juste après leur avoir donné cette Paix, ce *Shalom* pascal en guise de salutation : « *La Paix soit avec vous* », Dieu sait si le cœur troublé des disciples en avait besoin, de cette paix de Dieu, il dit à Thomas : « *Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant.* » Je ne peux plus guère entendre cette page d'Évangile sans avoir dans le cœur la représentation, extraordinaire, qu'en a faite Caravage, le peintre du corps par excellence. On y voit Jésus qui prend la main du pauvre Thomas, bien désemparé et qui l'introduit dans la plaie béante de son côté. Non seulement Jésus ne refuse pas le désir, le grand désir, un peu véhément peut-être de l'Apôtre de le voir et de le toucher mais il l'accueille ... en le convertissant. Voir oui, toucher oui mais désormais il va falloir voir et toucher avec les yeux de la foi. « *Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu.* » Saint Augustin, en commentant un autre passage d'Évangile, celui où une foule enserme Jésus de toute part, c'est bien sûr avant Pâques, et qu'une femme hémorroïsse a touché le manteau de Jésus et a été guérie, suscitant cette réponse étrange de Jésus, « *Qui m'a touché* » a cette formule magnifique : « *La foule le presse, mais la foi le touche* » Après Pâques, ce n'est que par la foi que nous pouvons toucher le corps ressuscité du Christ. Certes présent dans l'Eucharistie, dans son corps ecclésial, dans le corps du pauvre mais il faut le sens de la foi pour, non seulement le reconnaître mais le toucher, réellement, mais dans un mode de présence qui est tout différent de celui du Jésus pré-pascal. Chez Jean, il y a dans les récits d'apparition post-pascals comme une pédagogie de l'apprentissage de la reconnaissance et du toucher de Jésus, dans la situation de *clair-obscur* qui est la nôtre. Jésus est bien présent, vivant, et non seulement nous pouvons mais nous devons désirer le voir et le toucher mais c'est par l'expérience de la miséricorde, du pardon, ce sera l'expérience de Pierre avec le triple « *M'aimes-tu* », par l'expérience à la fois scripturaire et eucharistique, c'est l'expérience des disciples d'Emmaüs, par l'expérience de la fécondité que le Ressuscité peut donner à nos vies stériles, ce sera l'expérience de la pêche miraculeuse au terme d'une nuit de pêche infructueuse, que nous pouvons reconnaître la présence du Ressuscité, le toucher en étant touché par Lui.

Mais il y a autre chose dans cette expérience de Thomas, c'est par ses blessures, c'est en l'invitant à mettre ses doigts et sa main dans ses blessures que Jésus se fait reconnaître par Thomas. Jésus se fait reconnaître dans et par les signes de sa vulnérabilité. Souvent, trop souvent, nous désirons apparaître, nous faire reconnaître dans nos succès, sous notre meilleur jour. Et du même coup nous camouflons nos blessures, nos limites. Rien de tel chez Jésus, même après sa résurrection, il refuse d'apparaître comme une sorte de *super man*, il aurait pu, ça aurait eu de l'allure, il ne s'est d'ailleurs pas fait voir sortant du tombeau, la découverte a été celle de signes faibles, le tombeau vide, quelques linges

affaiblis. Là aussi le mode d'être de Jésus ressuscité est en parfaite continuité avec celui du Jésus pré pascal. Peut-être Jésus, par ce geste, invite-t-il Thomas, et à travers lui, tous les disciples de tous les temps, peut-être nous invite-t-il, non pas à l'exhibitionnisme mais au consentement à nos fragilités, à nos blessures, qui ne sont pas forcément à camoufler mais qui, dans une véritable amitié, une agapè authentique qui devrait être celle de la communauté des croyants, peuvent simplement être offertes, partagées. Si nous camouflons nos blessures, c'est probablement par peur, par peur que l'autre s'en serve pour nous faire mal, pour nous faire chanter ou nous dominer. Il ne doit pas en être ainsi dans la communauté des croyants. Mais on peut aller plus loin, les blessures sont les fenêtres qui conduisent au cœur, à la véritable compassion, c'est très net chez Jean où il faut que le corps de Jésus soit comme transpercé pour que jaillisse l'eau, le souffle et le sang, c'est-à-dire les sacrements qui, après Pâques, nous mettent en relation vive avec le Ressuscité, les blessures du Christ permettent à la miséricorde de son cœur de jaillir et d'être communiquée à la communauté des croyants. La reconnaissance de Jésus par Thomas à travers ses blessures procède de la même logique. Mais la leçon vaut aussi pour nous. Si nous nous encorsetons, si nous nous protégeons à l'excès, si nous camouflons nos blessures, et tous nous en avons, nous ne pourrons pas, nous ne pourrons jamais entrer en relation vraie entre nous, et encore moins entrer en relation de compassion, d'empathie. De manière analogique, ce n'est qu'en exposant nos blessures que, dans le sacrement du pardon, la miséricorde de Dieu peut nous rejoindre au cœur. De même que c'est par les blessures du Christ que nous sommes sauvés affirme Pierre, c'est en exposant, grandes ouvertes, nos blessures à la miséricorde de Dieu que nous sommes à notre tour rejoints par le salut et guéris.

Le Ressuscité se donne à Thomas, il se donne à nous sous des signes faibles, à l'exact opposé de nos prétentions, de nos rêves de toutes puissances, il se fait reconnaître par ses blessures, c'est en elles, par elles que la foi discerne non pas la faiblesse, l'insuffisance mais la profondeur et la force de l'amour livré, c'est par elles que nous entrons en relation vraie, vive avec lui. Soyons, devant Jésus, en vérité avec toutes nos pauvretés, nos limites, nos blessures, il veut répandre sur elles, ou par elles en nous le baume de sa miséricorde. Amen !